

Le mal est-il si banal ? Une analyse critique du situationnisme

Jérôme Ravat

(Université Paris-Sorbonne-Rationalités contemporaines – EA 3559)

Introduction

Depuis plusieurs décennies, un vaste ensemble de travaux empiriques, dans des domaines aussi divers que la philosophie, l'économie, le droit, ou encore la psychologie sociale met l'accent sur l'influence des facteurs situationnels dans l'explication des comportements humains. Ces travaux ne se contentent pas d'affirmer que les actions et les décisions humaines varient en fonction des situations. Ils soulignent plus spécifiquement que les situations déterminent les comportements de manière *décisive*, bien davantage que les traits de personnalité.

Ces différents travaux sur le pouvoir des situations font écho à un concept qui eut un succès retentissant, dans la seconde moitié du XX^e siècle, en philosophie morale et politique : le concept de « banalité du mal », employé par la philosophe Hannah Arendt pour rendre compte des crimes commis par les nazis durant la Seconde Guerre Mondiale, et appliqué de manière détaillée au fonctionnaire SS Adolf Eichmann. Selon le concept de banalité du mal, les comportements destructeurs (tels que les crimes de masse) ne sont pas dus avant tout à la personnalité de ceux qui les commettent, mais bien aux situations dans lesquels les individus sont placés. Ainsi, dans une situation de soumission aux ordres, tout individu pourrait être conduit à commettre ou autoriser des actes violents à l'égard de ses semblables, indépendamment de sa personnalité et de ses convictions morales ou politiques.

Si intéressante soit-elle, l'idée d'une « banalité du mal » soulève des difficultés importantes, car l'explication du comportement humain qu'elle propose néglige un élément capital: le rôle essentiel des *représentations* propres aux individus et aux groupes. Ce sont ces représentations, organisées de manière cohérente, et formant l'armature de la *personnalité morale*, qui permettent aux individus d'interpréter les situations, et éventuellement de résister à l'influence de ces dernières.

Notre approche, relevant de la philosophie morale expérimentale, nous conduira à mettre en exergue deux processus témoignant de ce pouvoir des représentations : la « mise en altérité », à travers laquelle se construit la figure de l'ennemi moral, et la « résistance dispositionnelle », qui permet aux individus de se distancier vis-à-vis des situations dans lesquelles ils sont immergés. Pouvant donner lieu à des attitudes diamétralement opposées (adhésion à une idéologie destructrice, ou au contraire protestation contre les comportements discriminatoires), ces deux processus jouent un rôle bien plus important dans la détermination des comportements moraux que le simple « pouvoir des situations » censé expliquer la banalité du mal. Enfin, nous mettrons en relief les implications normatives de notre analyse critique du situationnisme, en montrant de quelle manière l'articulation entre représentations et situations est au cœur de toute dynamique de transformation morale.

I. Nature et portée du situationnisme

I. 1. Situationnisme et banalité du mal

Pourquoi l'homme fait-il le mal ? Pourquoi nos semblables sont-ils capables de torturer, d'humilier, d'infliger des souffrances individuelles et collectives à d'autres êtres humains ? Cette question hante depuis longtemps les sciences humaines, et suscite nombre d'hypothèses contradictoires, notamment chez les philosophes, les psychologues et les sociologues.

En psychologie sociale, les partisans du situationnisme tentent d'expliquer le comportement humain en mettant l'accent sur l'importance de l'environnement dans lequel se trouvent les agents. Le situationnisme repose sur les deux thèses fondamentales suivantes :

- Premièrement, les comportements humains ne s'expliquent pas avant tout par des facteurs *internes*, comme la personnalité des agents ou leurs convictions idéologiques. Ils sont plutôt attribuables à des facteurs *externes*, liés à la situation (économique, sociale, politique) dans laquelle se trouvent ceux qui agissent¹.

¹ Voir J. Doris, *Lack of character*, Cambridge University Press, 2002. pp. 24-25.

- Deuxièmement, il n'existe pas de traits de caractère robustes, c'est-à-dire de traits de caractère qui demeurent constants, indépendamment des situations dans lesquelles se trouvent immergés les agents².

En philosophie, l'hypothèse situationniste trouve son expression la plus radicale dans la thèse célèbre et controversée de la « banalité du mal », popularisée par la philosophe Hannah Arendt³. Cette dernière a développé ce concept à partir d'une analyse détaillée du cas d'Adolf Eichmann. Durant la Seconde Guerre mondiale, ce haut fonctionnaire du régime nazi supervisa à partir de 1941 la déportation et l'extermination de millions de Juifs, et fut exécuté le 31 mai 1962. Assistant en 1961, en tant qu'envoyée spéciale du magazine *The New Yorker*, au procès d'Eichmann à Jérusalem, Arendt décrivit ce dernier comme un homme parfaitement ordinaire. Selon la description d'Arendt, Eichmann, n'était ni un déséquilibré animé de pulsions sadiques, ni un fanatique nourrissant une haine particulière à l'égard des Juifs. Il n'était rien d'autre qu'un « fonctionnaire du mal », ne faisant qu'obéir docilement aux ordres émanant d'Hitler. Ce que veut surtout montrer Arendt à travers la thèse de la « banalité du mal », c'est l'immense *disproportion* entre l'échelle gigantesque à laquelle les crimes ont été perpétrés, et le caractère insignifiant, médiocre, d'Eichmann. Arendt retient surtout un élément essentiel dans le portrait qu'elle brosse d'Eichmann : celui-ci apparaît comme un homme totalement superficiel, dépourvu de personnalité, comme un être qui *ne pense pas*, autrement dit comme un simple exécutant qui ne songe pas aux conséquences de ses décisions, qui ne se rend pas réellement compte de la signification meurtrière de ses actions.

Selon l'interprétation d'Arendt, c'est bien la *situation*, c'est-à-dire l'organisation bureaucratique de la violence propre au régime nazi, qui a rendu possible cette désactivation de toute pensée critique, et la déresponsabilisation qui l'accompagne. Eichmann ne serait qu'un simple pion du système nazi, prisonnier d'une situation dont la logique globale lui échappe. A l'image d'Eichmann, de nombreux Allemands auraient ainsi été aveuglés par la situation, quels que soient par ailleurs leurs traits de personnalité.

² Voir K. A. Appiah, *Experiments in ethics*, Cambridge, Harvard University Press, 2008, p. 40.

³ Voir H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1997.

I. 2. Le situationnisme en psychologie sociale

De nombreuses recherches en psychologie sociale expérimentale semblent à première vue conforter l'idée d'une « banalité du mal », et plus généralement l'idée selon laquelle les situations déterminent de manière décisive sur les comportements humains. Ces travaux ne contentent pas d'avancer l'idée triviale selon laquelle la situation influence les comportements. Il n'est guère difficile de deviner par exemple qu'un individu placé sous la menace d'une arme adoptera un comportement spécifique, comme donner son portefeuille ! Ce que veulent montrer les situationnistes, c'est plutôt le fait que les situations ont une influence significative là où l'on s'y attend le moins, en particulier dans des circonstances supposées anodines, qui ne sont pas censées à première vue transformer de façon significative les comportements moraux.

Plusieurs facteurs situationnels ont ainsi été mis en évidence :

- *La présence d'un groupe.* Selon le phénomène que les psychologues Bibb Latané et John Darley nomment la « dilution de responsabilité », les individus ont davantage tendance à apporter leur aide quand ils sont *seuls* face à une victime que quand ils sont en groupe. Ainsi, plus les témoins sont nombreux dans une situation où une personne est en détresse, moins ils auront tendance à aider cette personne. Comme l'écrivent Latané et Darley, « la présence des autres conduit à limiter l'impulsion à agir. »⁴

- *L'humeur.* Qui pourrait se douter à première vue qu'une simple *odeur* pouvait exercer une influence significative sur le comportement altruiste ?⁵ C'est ce qui a été démontré pourtant par Baron et Thomley. Ces derniers ont découvert dans une étude que la probabilité pour que des gens aident dans le cadre d'une tâche telle que ramasser un stylo qu'une personne (du même sexe) a laissé tomber, ou rendre la monnaie sur un billet d'un dollar varie

⁴ B. Latané et J. M. Darley, « The Unresponsive Bystander : Why Doesn't he help ? », in Century Psychology Series, New York, Appleton-Century Crofts, 1970, p. 38. Cité par M. Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du bien, banalité du mal*, La découverte, 2007, p.167.

⁵ Pour un résumé récent des expériences conduites sur l'influence situationnelle, voir R. Ogien, *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine, et autres essais de philosophie morale expérimentale*, Paris, Grasset, 2011.

selon le fait qu'une odeur agréable émane d'une boulangerie ou d'un café située à proximité : elle double, passant d'environ 20-25 % à 50-60 !⁶

- *Le fait d'être pressé* C'est ce que montre l'expérience du « Bon Samaritain », menée en 1973 par Darley et Batson⁷. Prétextant des recherches sur la vocation religieuse, les expérimentateurs avaient recruté 40 étudiants. Un groupe de sujets devait effectuer un exposé portant sur les emplois dans le domaine religieux, et l'autre sur la parabole du Bon Samaritain. Ces derniers devaient ainsi réfléchir pendant deux heures sur les différences entre Le Bon Samaritain, et ceux qui ne venaient pas en aide au blessé. Les séminaristes devaient ensuite se rendre quelques centaines de mètres plus loin pour effectuer leur exposé à une heure précise. Sur le chemin, les expérimentateurs avaient placé un complice, apparemment mal en point, et réclamant de l'aide. Sur les 40 sujets, 63 % de ceux qui *n'étaient pas pressés* ont apporté de l'aide aux « victimes », mais seulement 10 % de ceux qui *étaient pressés* ont manifesté des comportements altruistes. Par ailleurs, 53 % de ceux qui devaient faire un exposé sur le « Bon Samaritain » ont aidé la victime, tandis que 29 % des autres l'ont fait. L'interprétation situationniste de cette expérience est que ni les traits de personnalité, ni les connaissances théoriques en matière d'éthique ne suffisent à déclencher des comportements altruistes.

- *La présence d'une autorité*. C'est ce que montre une très célèbre expérience conduite par Stanley Milgram à l'Université de Yale⁸. Le but de Milgram était précisément de comprendre les mécanismes qui avaient conduit aux crimes commis par les nazis durant la Seconde Guerre Mondiale. Dans le cadre de cette expérience, il était demandé aux participants d'administrer un certain nombre de chocs électriques à des volontaires et ce, d'après les expérimentateurs, afin de prouver les bienfaits pédagogiques de la punition. Les « victimes » (qui étaient en réalité des acteurs) réagissaient à ces pseudo-électrochocs par des réactions de douleur simulées. Si les participants à l'expérience manifestaient des signes de désapprobation, les expérimentateurs se montraient insistants, mettant

⁶ R. Baron et J. Thomley « A whiff of reality: Positive act as a potential mediator of the effects of pleasant fragrances on task performance and helping », in *Environment and Behavior*, 1994, 26/6, pp.766.

⁷ J. Darley et R. Batson, « From Jerusalem to Jericho: a study of situational and dispositional variables in helping behaviour », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 1973, 27, pp. 100-108.

⁸ Voir S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

l'accent sur la nécessité des électrochocs pour la réussite de l'expérience. Le résultat obtenu dépassa toutes les attentes des expérimentateurs. Au total, 62,5 % des participants allèrent jusqu'à faire subir l'intensité maximale à la victime, c'est-à-dire 450 volts. Le point important ici est que les facteurs liés à la personnalité, selon les résultats de Milgram, ne semblaient pas avoir eu d'influence notable sur le taux de soumission des volontaires : ainsi, les études faites par Milgram indiquèrent que des facteurs comme la maturité du raisonnement moral dans la théorie de stades moraux de Kohlberg, ou l'échelle F de la personnalité autoritaire, ne corrélaient pas de manière significative avec le taux d'obéissance.

- *La position sociale.* Une expérience similaire à celle de Milgram fut menée par Zimbardo et ses collègues à l'Université de Stanford en 1971, avec des résultats similaires⁹. Il s'agissait d'étudier le comportement d'individus ordinaires en milieu carcéral. Pour cela, Zimbardo décida d'attribuer de manière aléatoire les rôles respectifs de « gardiens » de prison et de « détenus » à des volontaires. Très rapidement, une proportion non négligeable des « gardiens » (un tiers selon les résultats de l'étude) adoptèrent des comportements sadiques, n'hésitant pas à faire subir des punitions physiques aux prisonniers (par exemple de longues périodes d'exercice forcé) ou à leur donner des corvées humiliantes (comme nettoyer les toilettes à mains nues). Les « prisonniers » subirent de graves séquelles psychologiques, à tel point que deux d'entre eux furent retirés de l'expérience avant la fin de cette dernière. L'explication de ces résultats par Zimbardo fut clairement situationniste : selon lui, c'est le système carcéral lui-même, qui conduit les individus les plus ordinaires à adopter des comportements destructeurs. Dans la lignée des travaux de Milgram et de Zimbardo, l'historien Christopher Browning a également insisté sur l'importance des facteurs situationnels, à travers la description des activités d'une unité mobile de l'armée allemande, le bataillon 101. Durant la Seconde Guerre mondiale, et en seize mois, ce bataillon déporta ou extermina plus de 83 000 personnes. Selon la description de Browning, le bataillon 101 était composé d'hommes ordinaires, de bons pères de famille dont rien dans la personnalité ne laissait présager qu'ils pourraient se livrer

⁹ Voir P. Zimbardo, *The Lucifer effect: Understanding How Good People Turn Evil*, New York, Random House, 2007

à de telles violences de masse. Une fois encore, c'était la situation historique qui semblait avoir déclenché leurs actions meurtrières¹⁰.

1. 3. Sous-estimation des situations : le « biais fondamental d'attribution »

Les partisans du situationnisme insistent également sur le fait que l'influence des situations est fortement *sous-estimée* par le sens commun quand il s'agit d'expliquer les comportements. C'est ce que montrent les diverses théories de l'attribution, marquées par les travaux pionniers des psychologues Heider et Ross¹¹. En vertu de ce que les psychologues sociaux nomment le « biais fondamental d'attribution » ou « erreur fondamentale d'attribution », nous avons tendance à surestimer le rôle du caractère et des dispositions dans l'explication des conduites d'autrui, en faisant passer au second plan les facteurs situationnels. Autrement dit, ceux qui jugent ont tendance à percevoir autrui comme *responsable* de ses opinions, de ses actions, de ses lignes de conduite, en négligeant les facteurs externes comme l'influence sociale, les conditions socio-historiques, ou le simple hasard.¹² Selon les psychologues sociaux, l'attribution interne est moins coûteuse, sur le plan cognitif, que l'attribution externe : il est plus facile pour l'esprit d'expliquer les mauvaises conduites par le caractère moral perverti, vicieux, de ceux qui les commettent plutôt qu'en faisant intervenir des causes sociales, économiques, historiques beaucoup plus sophistiqués et difficiles à identifier.

Ici encore, les partisans du situationnisme insistent sur le fait que le biais d'attribution fondamental intervient dans des circonstances *surprenantes*, par exemple celles où on pourrait s'attendre à ce que les comportements individuels soient expliqués par les situations. Ainsi, dans une expérience célèbre conduite par Jones et Harris, les expérimentateurs demandèrent à un groupe d'étudiants d'évaluer l'attitude favorable ou hostile à Fidel Castro d'un autre groupe d'étudiants, à partir d'essais que ces derniers avaient rédigés (Castro étant, à l'époque, le plus grand ennemi moral et politique des Etats-Unis). Les étudiants rédacteurs n'avaient pas *choisi* de rédiger un essai favorable ou hostile à Castro : les

¹⁰ Voir C. Browning, *Des hommes ordinaires*, Paris, Tallandier, 2007.

¹¹ Voir F. Heider, *The psychology of interpersonal relations*, New York, John Wiley and sons, 1958 ; L. Ross, « The intuitive psychologist and his shortcomings: Distortions in the attribution process », in *Advances in experimental social psychology* Academic Press, New York, 1977, 10, pp. 173-220.

¹² E. E. Jones et V. A. Harris, « The attribution of attitudes », in *Journal of Experimental Social Psychology*, 1967, 3, pp. 1-24.

expérimentateurs avaient *imposé* une ligne de conduite aux rédacteurs, les obligeant de manière aléatoire à adopter une attitude pro ou anti-Castro. Par ailleurs, les étudiants évaluateurs avaient été informés par les expérimentateurs que les attitudes des étudiants évalués n'étaient pas libres. Pourtant, même en étant conscients de l'influence significative de cette situation, les étudiants évaluateurs continuèrent de juger les rédacteurs, de manière significative, comme si ces derniers avaient *librement* choisi leur ligne de conduite politique. Les étudiants qui avaient rédigé un essai pro-Castro furent ainsi jugés comme étant sensiblement plus pro-Castro que les autres, et inversement (moins toutefois qu'un autre groupe d'étudiants qui avaient rédigé leur essai sans contraintes). En dépit de ce qu'ils savaient, les étudiants évaluateurs avaient jugé les étudiants rédacteurs non pas d'après la situation, mais d'après l'attribution de dispositions¹³. Pour les situationnistes, ce type d'expérience illustre clairement la puissance du biais d'attribution fondamental qui, comme le suggère cette expérience, s'avère donc très puissant, puisque ce dernier agit même dans un contexte où il devrait logiquement être désactivé ou minimisé.

En bref, les défenseurs du situationnisme veulent montrer que l'influence *réelle* des situations est fortement négligée, au profit d'explications faisant intervenir la personnalité des agents. Ainsi, selon une interprétation situationniste, nous aurions démesurément tendance à croire que les crimes ou les comportements d'obéissance forcée sont commis par des « monstres » ou des « méchants », dotés d'une personnalité diabolique, immorale ou amoral, alors qu'en réalité les individus dont nous évaluons le comportement sont déterminés par les circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

II. Analyse critique du situationnisme

II. 1. Relativiser le poids des situations

Une analyse critique du situationnisme ne saurait déboucher sur l'idée selon laquelle les situations n'auraient aucun poids sur nos actions et nos décisions. L'expérience commune témoigne bien du fait que des facteurs comme la fatigue, le stress, l'humeur, ou encore la présence d'une autorité, peuvent modifier nos comportements de manière significative.

¹³ E. E. Jones et V. Harris, « The Attribution of Attitudes », in *Journal of Experimental Social Psychology*, 1967, pp. 1-24.

Toutefois, peut-on en déduire qu'il existe un *déterminisme* de la situation, à l'origine de phénomènes semblables à ce qu'Arendt nomme la « banalité du mal » ?

Remarquons en premier lieu, contre toute tendance à niveler le poids des situations, l'existence d'une forte *variation inter-situationnelle* : Ainsi, loin de se prêter à une lecture univoque insistant sur la toute-puissance des situations, les travaux de Milgram sur la soumission indiquent bien plutôt que l'influence situationnelle s'avère hautement différenciée. Milgram avait en effet effectué pas moins de dix-huit expériences différentes, faisant varier à chaque fois les conditions de l'obéissance. Son protocole expérimental ne renvoie donc pas à *une* situation de soumission typique, mais bien à *des* situations de soumission, aux résultats fortement contrastés : par exemple, lorsque l'expérimentateur est physiquement absent et donne ses ordres par téléphone, le taux de soumission chute à 21%. Si le participant est seulement impliqué de manière secondaire, le taux remonte à 91%. De manière remarquable, lorsque le participant a le *choix* des voltages, seul 3% vont jusqu'à administrer la décharge maximale. Ce dernier résultat contraste fortement avec l'hypothèse selon laquelle tout individu, dans la situation où il est en mesure d'infliger du mal à autrui, laisserait libre cours à des pulsions sadiques. On ne saurait donc conclure, comme pourrait le suggérer une lecture trop hâtive des expériences de Milgram, que la situation revêt nécessairement un rôle décisif : dans la situation où les individus peuvent choisir l'intensité des décharges électriques, l'influence situationnelle s'avère même extrêmement faible. Cette variété inter-situationnelle est masquée par le concept de « banalité du mal », qui tend à homogénéiser les situations où les individus font du mal à autrui.

Par ailleurs, ce concept néglige la distinction, pourtant essentielle, entre les crimes commis *directement*, et les actions destructrices *indirectes*, rendues possibles par un système de répartition de la violence. Par exemple, les meurtres commis durant les conflits en Bosnie ou au Rwanda sont fort éloignés des « crimes de bureau » effectués par des fonctionnaires zélés semblables à Eichmann. Si intéressant soit-il, le travail de Arendt souffre donc de limites méthodologiques importantes, dues au fait qu'il se focalise sur un cas unique

II. 2. Le familier et l'étranger : la « mise en altérité »

La variabilité inter-situationnelle permet de comprendre un point crucial : ce ne sont pas tant les situations elles-mêmes que *la représentation*

des situations qui détermine les comportements. Autrement dit, la diversité des représentations face à telle ou telle situation explique la diversité des réactions individuelles : loin d'être soumis de manière univoque à l'influence situationnelle, les individus ne cessent d'interpréter les situations dans lesquelles ils se trouvent, afin de se conformer à ces dernières ou au contraire d'y résister. Dès lors, quelles sont les représentations susceptibles d'être rattachés aux comportements de destruction ou de soumission thématiques par Arendt avec le concept de « banalité du mal » ?

Pour répondre à cette question, il faut selon nous mettre en avant une notion reléguée au second plan par les défenseurs du situationnisme : ce que la psychologue Denise Jodelet nomme la « mise en altérité », c'est-à-dire le processus psychologique par le biais duquel se crée une relation asymétrique entre « eux » et « nous », le Même et l'Autre, le familier et l'étranger¹⁴. De multiples travaux en psychologie sociale expérimentales mettent en avant ce phénomène. Ainsi, la « Théorie de l'Identité Sociale », développée par le psychologue Henry Tajfel¹⁵ montre que la recherche d'une identité sociale positive s'appuie sur la préférence pour le groupe d'appartenance (l'endo-groupe) et la dévalorisation des groupes extérieurs (exo-groupes). Dans ce cadre, les comportements agressifs sont très fortement corrélés avec ce processus de mise en altérité. Ainsi, les travaux en laboratoire indiquent que les personnes appartenant à un groupe (ou pensant appartenir à un groupe) sont beaucoup plus agressives que les personnes isolées : dans une expérience conduite par les psychologues Pepitone et Reichling, on demanda à deux catégories de participants de penser soit qu'ils appartenaient à un groupe, soit qu'ils étaient isolés. Les participants étaient par la suite insultés par les expérimentateurs. Ceux qui pensaient appartenir à un groupe réagissaient de manière beaucoup plus hostile que les participants isolés¹⁶. Les données sur l'agression des groupes minoritaires montrent également que la gravité des violences infligées à des groupes minoritaires est d'autant plus élevée que le nombre d'agresseurs est

¹⁴ Voir D. Jodelet « Formes et figures de l'altérité », in *L'Autre : regards psychosociaux*, Les Presses de l'Université de Grenoble, 2005.

¹⁵H. Tajfel., *Social identity and intergroup relation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

¹⁶ A. Pepitone, G. Reichling, « Group Cohesiveness and the expression of hostility », in *Human Relations*, 1955, 8, pp. 327-337.

élevé. Ici encore, le sentiment d'appartenance à un groupe a des répercussions notables sur l'agressivité.¹⁷

Le processus de « mise en altérité » atteint son paroxysme avec la déshumanisation, phénomène étudié par plusieurs travaux récents en psychologie sociale¹⁸. Déshumaniser l'Autre (par exemple en l'animalisant, en le bestialisant, en le réifiant, en l'assimilant métaphoriquement à une maladie), conduit à renforcer la condamnation morale à son endroit, et justifier les comportements qui s'y rattachent : punition, prohibition, exclusion. La déshumanisation produit ce que les psychologues Neta Oren et Daniel Bar-Tal nomment la « délégitimation », définie comme

« [...] une catégorisation excluant un groupe de la sphère où les collectivités humaines sont tenues pour agir selon des normes et/ou des valeurs acceptables, et le dépeignant comme violant des principes fondamentaux sur lesquels repose l'humanité »¹⁹.

Ce processus de délégitimation s'est appliqué et s'applique à différentes populations humaines. Martha Nussbaum soutient ainsi que l'Holocauste a été fondé sur la déshumanisation des Juifs, minutieusement orchestrée par le régime nazi : facilité par des théories pseudo-scientifiques, ce processus s'est produit grâce à un discours dépeignant les Juifs comme des êtres répugnants, malades (souffrant d'une soi-disant « syphilis héréditaire »), exclus de l'humanité ordinaire, et qu'il fallait donc éradiquer²⁰. Ainsi, dans *Mein Kampf*, Hitler ne cesse de comparer les Juifs à des « rats » des « microbes », ou des « parasites ». Cette représentation déshumanisante des Juifs, relayée par la propagande nazie, a joué un rôle décisif dans le traitement qui leur était infligé, y compris par des « fonctionnaires du mal » comme Eichmann. De manière générale, les situations de guerre sont un des lieux privilégiés de la déshumanisation. Ainsi, au cours du génocide rwandais, les Tutsis se trouvaient régulièrement comparés par les Hutus à des « cancrelats ». L'image des Tutsis en cancrelats, au plus fort du conflit, fit même la « une » du quotidien *Kigali*,

¹⁷ K. Craig, « Examining hate-motivated aggression. A review of the social psychological literature on hates crimes as a distinct form of aggression », in *Aggression and Violent Behavior*, 2002, 7, pp. 85-101.

¹⁸ Voir N. Haslam, « Dehumanization: An Integrative Review », in *Personality and Social Psychology Review*, 10, 2006.

¹⁹ N. Oren et D. Bar-Tal, « La délégitimation », in *L'Autre, regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, 2004, p. 178.

²⁰ M. Nussbaum, *Hiding from humanity: disgust, shame, and the law*, Princeton University Press, 2004.

premier journal du pays²¹. L'usage des métaphores animalières est également au cœur de la dynamique tortionnaire, comme l'indiquent de nombreux travaux en psychopathologie²². Le psychologue Laurent Bègue cite les propos de Geoffrey Miller (directeur du centre de Guantanamo, à Cuba) expliquant à la femme qui se trouvait à la tête des prisonniers irakiens, comment traiter les prisonniers :

« La première chose à faire est de traiter les prisonniers comme des chiens. S'ils se considèrent à un quelconque moment plus que des chiens, c'est que vous avez perdu le contrôle de l'interrogatoire »²³.

La déshumanisation animalière n'est pas réservée aux situations de conflits extrêmes, comme les massacres de masse. Goff, Eberhardt, Williams et Jackson ont ainsi montré que la déshumanisation historique des Noirs américains, et plus particulièrement leur rapprochement avec les singes, continue d'influencer le traitement judiciaire de ces derniers. Selon leurs travaux, les prévenus noirs qui sont assimilés à des singes dans les médias ont significativement plus de chances d'être condamnés à la peine de mort²⁴.

Au processus de déshumanisation, s'ajoute celui l'infra-humanisation. Cette dernière consiste à estimer que le groupe d'appartenance est plus humain que l'exo-groupe, autrement dit qu'il se rapproche davantage de *l'essence de l'humanité*. Cette forme de mise en altérité ne reflète donc pas un pur et simple déni d'humanité : l'Autre est bien perçu comme humain, mais il est *insuffisamment* humain, rabaisé au rang de sous-homme, méritant pour cela d'être dominé, condamné, voire supprimé. Ainsi, dans une étude récente, Emmanuel Castagno et Roger Giner-Solla ont montré que les Américains infra-humanisaient les Indiens d'Amérique, tout particulièrement lorsqu'il s'agissait de pointer du doigt la

²¹ Sur l'usage de la métaphore du « cancrelat » dans le génocide des Tutsis, voir J.-P. Chrétien, *Rwanda, les médias du génocide*, Karthala, Collection « Hommes et société », 2002 ; J. Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Paris, Seuil, 2005.

²² Voir par exemple F. Sironi, *Psychopathologies des violences collectives : essai de psychologie géopolitique clinique*, Paris, Odile Jacob, 2007.

²³ Cité par L. Bègue, *op. cit.*, p. 73.

²⁴ P. A Goff, J. L. Eberhardt, M. J. Williams, et M.C. Jackson, « Not Yet Human: Implicit Knowledge, Historical Dehumanisation, and Contemporary Consequences », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 2008, 94 (2), pp. 292-306.

responsabilité des Américains dans l'extermination des Indiens²⁵. Leyens et ses collègues ont étudié les caractéristiques émotionnelles attribuées aux autres dans la dynamique d'infra-humanisation²⁶. Selon leurs conclusions, l'infra-humanisation repose sur une distinction entre les émotions primaires (comme la joie, la colère, la tristesse), universellement partagées avec les animaux, et les émotions secondaires (comme l'amour, la nostalgie, la rancœur, ou encore l'admiration). Seules les secondes sont considérées comme typiquement humaines. Ainsi, selon ces travaux, les membres des populations infra-humanisées ne sont pas censés posséder les émotions les plus sophistiquées, qui feraient d'eux des êtres humains à part entière.

La mise en altérité est en outre facilitée par les *idéologies morales*. Au sens psychosocial, l'idéologie peut être définie comme *un ensemble organisé de représentations faisant sens pour une communauté, et revêtant une fonction polémique*. L'idéologie joue donc un triple rôle : un rôle d'*explication* de la réalité socio-historique, un rôle d'*unification* d'une communauté, et un rôle d'*opposition* vis-à-vis d'autres idéologies. Comme le montrent les travaux de Pierre Ansart, c'est à partir d'un terreau idéologique que se met en place l'univers moral d'un groupe, structuré par des catégories générales dotés d'une forte charge polémique (« ami/ennemi », « traître/patriote », « barbare/civilisé »...) ²⁷. Comme l'indiquent les travaux du psychosociologue Harald Welzer, les facteurs idéologiques occupent une place centrale dans la justification des crimes de masse à travers l'histoire. Ainsi, la Shoah n'aurait sans doute pas été possible sans la constitution d'une « morale nationale-socialiste », reposant sur un socle idéologique structuré par l'antisémitisme. Selon Welzer : « Entre meurtre de masse et morale, il n'y a pas exclusion, mais conditionnement réciproque. Sans morale, le meurtre de masse n'aurait pas pu être mis en œuvre. » ²⁸ Les dégradations et les humiliations que les nazis faisaient subir à leurs victimes ne sauraient donc être réduites à une simple soumission à l'autorité, rendue possible par les circonstances. Elles s'enracinaient dans des convictions idéologiques profondes, rendant

²⁵ E. Castano, R. Giner-Sorolla, « Not quite human: Infra-humanization as a response to collective responsibility in intergroup killing », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 2006, 90, pp. 804-818.

²⁶ Voir J.-P. Leyens, A. Rodriguez-Perez, R. Rodriguez-Torres, R. Gaunt, M.-P. Paladino, J. Vaes, et S. Demoulin, « Psychological Essentialism and the Differential Attribution of Uniquely Human Emotions to Ingroups and Outgroups », in *European Journal of Social Psychology*, 2001, 31, pp. 391-411.

²⁷ P. Ansart, *Idéologies, conflits, et pouvoir*, Paris, PUF, 1977.

²⁸ H. Welzer, *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, NRF Gallimard, 2007.

possible la représentation négative d'un Autre essentialisé et déshumanisé. Ainsi, dans la biographie qu'il consacre à Eichmann, l'historien David Cesarini explique que ce dernier n'était aucunement le « fonctionnaire du mal », prisonnier du système nazi, décrit par Arendt. Au contraire, Eichmann était bel et bien animé par des convictions nationalistes et antisémites présentes dès sa jeunesse, et contraires à la représentation d'un homme apolitique qu'il avait voulu donner de lui-même au cours de son procès²⁹. De même, selon les travaux de l'historien Goldhagen, de l'Université de Harvard, les membres du bataillon 101, loin d'être les « hommes ordinaires » décrits par Browning, étaient au contraire dotés d'une idéologie antisémite, qui fut sans doute la motivation ultime de leurs actes criminels³⁰. L'actualité récente illustre bien ce poids de l'idéologie. Ainsi, Anders Breivik, auteur des attentats du 22 juillet 2011 en Norvège, n'était ni un citoyen ordinaire, ni un psychopathe dépourvu de tout sensibilité au malheur d'autrui. Il a tué des dizaines de personnes au nom d'une idéologie nationaliste, xénophobe, antisémite et islamophobe³¹. En bref, la prégnance des facteurs idéologiques relativise grandement la thèse de la « banalité du mal », ainsi que les interprétations situationnistes des situations d'obéissance. D'où les limites méthodologiques d'une approche strictement situationniste des travaux de Milgram. Le poids des situations s'il peut être mobilisé jusqu'à un certain point pour rendre compte des cas de soumission forcée, ne saurait rendre compte des crimes de masse, phénomènes pour lesquels les paramètres idéologiques ont une importance capitale. Comme le précise le psychologue Laurent Bègue à ce sujet :

« Si les observations de Milgram s'appliquent à l'holocauste, elles ne sauraient être tenues pour pertinentes que pour les personnes qui n'adhéraient pas à une idéologie antisémite. Si obéissance il y avait, elle était d'abord obéissance aux imprécations de l'idéologie et aux influences des groupes de référence, avant d'être une déférence aveugle à l'autorité »³².

²⁹ D. Cesarini, *Adolf Eichmann*, Paris, Tallandier, 2010.

³⁰ J. Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler*, Paris, Seuil, 1997.

³¹ Anders Bering Breivick a perpétré le 22 juillet 2011 des attentats en Norvège ayant tué 77 personnes et blessé 151. Une contre-expertise établie en 2012 (à l'issue d'une première expertise l'ayant diagnostiqué schizophrène) a conclu qu'il n'était pas dans un état délirant au moment des faits, et le juge pénalement responsable de ses actes.

³² L. Bègue, *op.cit.*, p. 258

II. 3. Personnalité morale et résistance dispositionnelle

Le situationnisme, comme nous l'avons vu précédemment, est confronté au problème des variations inter-situationnelles, qui limitent l'idée d'un pouvoir univoque et déterminant des situations sur les conduites humaines. Mais il est également confronté à un autre problème, encore plus important : celui des variations *intra-situationnelles*. Placés dans une situation similaire, les individus peuvent réagir de manières très différentes, y compris quand ils adoptent des comportements apparemment identiques. Ainsi, les travaux de Browning sur les crimes de masse, ou de Zimbardo sur les violences en milieu carcéral indiquent qu'il n'existe pas un profil unique de l'« exécuteur », mais en réalité trois catégories : d'abord, les plus zélés, qui se portent *volontaires* pour les exécutions. Ensuite, les « suivistes », statistiquement plus nombreux, qui se contentent de respecter les règles imposées, mais sans rechercher les occasions de faire du mal. Enfin, une minorité de « réfractaires », moins de 20%, qui refusent de tuer, ou tentent de s'y soustraire.³³ Cette variabilité intra-situationnelle est également visible entre les sociétés. Ainsi, une étude réitérant l'expérience de Milgram, (effectuée d'abord aux Etats-Unis), indique que les Allemands acceptent très majoritairement (à 85 %) de donner les électrochocs³⁴, mais que les Australiens, pourtant placés dans la même situation, refusent majoritairement de se soumettre aux ordres des expérimentateurs : seulement 40 % des sujets australiens masculins et 16 % des femmes acceptent de donner les électrochocs³⁵.

Or, selon nous, l'explication de telles variations nécessite l'intervention d'une notion fondamentale, que la thèse de la « banalité du mal » néglige : celle de personnalité. Les données empiriques indiquent en effet que les agents moraux ne sont pas de simples automates, disposés à obéir dès lors qu'ils sont placés dans les situations adéquates, mais possèdent bien une *personnalité morale*, dotée d'une certaine stabilité, et qui les conduit à réagir aux situations. Comme l'écrit le psychologue Laurent Bègue :

³³ Voir à ce propos J. Sémelin, *op. cit.*, p. 315.

³⁴ D. M. Mantell, « The potential for violence in Germany », in *Journal of Social Issues*, 1971, 27, pp. 101-112.

³⁵ W. Kilamm et L. Mann, « Level of destructive obedience as a junction of transmission and transmitter and executant roles in the Milgram obedience paradigm », in *Journal of personality and Social psychology*, 29, pp. 696-702.

« La personnalité, qui peut être conçue comme une entité dynamique qui intègre sous forme de représentations organisées les expériences individuelles (recherchées et reçues selon des modalités propres à chaque individu) est incontestablement influente dans les situations sociales, et ce même lorsque leur emprise se montre psychologiquement très prégnante »³⁶.

Le concept de personnalité permet d'abord de comprendre le fait que ceux qui obéissent peuvent le faire pour des *raisons différentes*. Nous pouvons ainsi distinguer, dans la lignée des travaux pionniers de Kelman³⁷, trois figures du conformiste : le conformiste de « complaisance », d'« identification », et d'« intériorisation ». Le conformiste de complaisance cherche essentiellement l'évitement de la punition et l'obtention de l'approbation du groupe d'appartenance³⁸. Il se conforme pour des raisons essentiellement instrumentales. Le conformiste d'identification, en revanche, se réfère à des *modèles* précis qui font sens pour lui, comme ceux qui symbolisent le bien ou l'autorité. Il peut donc se conformer pour des raisons morales, puisqu'il reconnaît une *valeur* à certains modèles et cherche à reproduire leur comportement. Enfin, le conformiste d'intériorisation adhère aux *principes* de son groupe, et se conforme par conséquent sans subir la contrainte des situations. Ainsi, les comportements destructeurs ou les comportements d'obéissance plus ou moins forcée observables dans les expériences de Milgram et de Zimbardo peuvent être induits par des considérations pragmatiques (recherche du profit, volonté de reconnaissance sociale, peur d'être puni pour désobéissance...) ou morales (adhésion à des valeurs communes, volonté de renverser une situation considérée comme injuste...). Une véritable polyphonie motivationnelle, bien plus complexe que le simple « pouvoir des situations » est ici à l'œuvre.

La notion de personnalité morale permet également de comprendre le phénomène que nous nommerons la *résistance dispositionnelle*, c'est-à-dire le fait que certains individus, en raison de leur personnalité, puissent refuser de se conformer au pouvoir des situations. Un exemple célèbre de ce phénomène vient du comportement de ceux que l'on nomme « les Justes », au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Comment se fait-il que certains

³⁶ L. Bègue, *op. cit.*, p. 263.

³⁷ H. C. Kelman, « Compliance, Identification, and Internalization: three Processes of Attitude Change », in *Journal of Conflict Resolution*, 2, 1958, pp. 51-60.

³⁸ M. Deutsch, H-B. Gérard, « A study of normative and informational social influences upon individual judgment », in *Journal of abnormal psychology*, 1955, 51/3, pp. 629-636.

individus aient accepté d'aider les Juifs, au détriment de leur propre sécurité ? Les travaux conduits par Samuel et Pearl Oliner, et portant sur 219 Allemands ayant risqué leur vie pour sauver des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, tentent de répondre à cette question en mobilisant la notion de « personnalité altruiste ». Selon eux, la « personnalité altruiste » se distingue de deux manières : d'une part, l'importance accordée au fait d'aider quiconque se trouve dans le besoin (ce que Samuel et Pearl Oliner nomment les « valeurs de l'aide »), d'autre part la capacité à éprouver des *sentiments empathiques*. Par ailleurs, selon Pearl et Oliner, la personnalité morale se développe par exemple à travers l'observation des modèles moraux. Le modèle fourni par les parents, tout particulièrement, leur semble revêtir une importance primordiale. Il indique que seulement 3 % des « sauveurs » avaient entendu, émanant de leurs parents, des stéréotypes négatifs relatifs aux Juifs. Dans un échantillon similaire, composé de 118 personnes n'ayant fait preuve d'aucun héroïsme à l'égard de Juifs, 10 % des « non-sauveurs » avaient entendu de tels stéréotypes³⁹. La personnalité des « sauveurs », semble donc avoir été fortement influencée par leur éducation familiale. Le comportement des Justes vient du fait que leurs représentations n'ont pas été modifiées par la situation socio-historique, en l'occurrence les persécutions nazies.

La personnalité morale d'un individu peut en effet être envisagée comme un ensemble de représentations organisées, hiérarchisées, et activées selon des modalités spécifiques. Ces représentations, progressivement structurées, renforcées, transformées au cours du développement moral, se cristallisent dans des *dispositions* à agir. En vertu de ce processus, tout individu possède un univers moral à la fois stable et singulier, composé d'un ordonnancement de représentations, et lui permettant *d'interpréter les situations* dans lesquelles il se trouve. Les situations sont filtrées par les représentations propres à chacun, produisant ce faisant la diversité des conduites morales.

En psychologie sociale expérimentale, cette interaction entre situations et représentations a été étudiée en particulier par la théorie des schémas, qui a donné lieu à plusieurs travaux⁴⁰. Les schémas sont un ensemble de représentations guidant notre connaissance du monde social. Ils remplissent une triple fonction : 1. Ils permettent *d'interpréter* la vie sociale (nous comprenons les phénomènes sociaux à la lumière des schémas

³⁹ S. P. Oliner et P. M. Oliner, *The Altruistic Personality*, New York, the Free Press, 1988. Cité par L. Bègue, *op. cit.*, p.135.

⁴⁰ Voir S. T. Fiske, *Psychologie sociale*, Bruxelles, De Boeck, 2008.

préexistants). 2. Ils permettent de *mémoriser* de nouvelles informations, en les intégrant à un ensemble de schémas préexistants. 3. Ils permettent de *prévoir* les événements (nous utilisons les schémas mémorisés pour anticiper l'évolution des situations sociales). Selon le modèle de Fiske, il existe quatre types de schémas : 1. Les schémas relatifs aux *personnes*. C'est grâce à ces schémas que les connaissances relatives aux traits de personnalité (introversion, courage...) sont mises en relation avec des contextes sociaux précis. 2. Les schémas relatifs aux *rôles sociaux* et aux stéréotypes. Ainsi, nous formons des schémas de « l'homme politique », du « grand patron », du « jeune de banlieue ». 3. Les schémas relatifs aux *événements* (ou scripts). Ces schémas décrivent les séquences typiques d'événements dans un ensemble de situations communes. Ainsi, les individus peuvent activer des scripts, comme « assassiner une personne » ou « commettre une injustice ». 4. Les schémas relatifs au *soi*. Ainsi, les jugements et les comportements sociaux nous permettent d'obtenir une image positive de nous-mêmes.

En prenant appui sur la théorie des schémas, nous comprenons pourquoi le comportement individuel, loin d'être perméable aux situations, peut au contraire résister à ces dernières. Face à une situation donnée, les individus ne sont aucunement passifs : dotés d'un ensemble de représentations schématiques leur fournissant une grille de lecture des situations, ils sont capables au contraire de *sélectionner* les informations qu'ils vont juger pertinentes. C'est ce que montre notamment le « biais d'auto-confirmation », mis en évidence dans différents travaux psychosociaux : en vertu de ce biais, nous préférons interpréter les informations nouvelles de manière à ce qu'elles concordent avec nos représentations préexistantes. Ce phénomène répond à des exigences d'économie cognitive : dans la mesure où nous interprétons toute situation nouvelle en vertu d'un *réseau de représentations* cohérent et stable, il serait trop coûteux d'abandonner ce réseau de représentations face à une situation inédite. De nombreux travaux expérimentaux illustrent ce phénomène. Par exemple, dans une étude célèbre conduite à Stanford, Ross et Lepper ont montré que les partisans et les adversaires de la peine de mort pouvaient interpréter un *même ensemble d'informations* de manière à radicaliser leur opinion à ce sujet. Ils ont présenté deux études à des étudiants de l'Université Stanford. La moitié des étudiants s'opposaient à la peine capitale, et l'autre moitié y était favorable. L'une des études confirmait les croyances des étudiants concernant l'efficacité de la peine capitale pour dissuader du crime. L'autre étude infirmait ces croyances. Partisans et

adversaires de la peine de mort acceptèrent l'étude qui confirmait déjà leurs attitudes. En revanche, ils se montrèrent très critiques à l'égard de l'autre étude, celle qui contredisait leurs croyances initiales. Tant les « anti » que les « pro », confrontés aux mêmes données empiriques, étaient davantage convaincus d'avoir raison. Les informations avaient renforcé leurs représentations préexistantes⁴¹.

II. 3. Bilan : le mal n'est pas si banal

En bref, les processus de « mise en altérité » et de « résistance dispositionnelle » permettent de remettre en cause la notion de « banalité du mal ». Ainsi, les crimes de masse ne sauraient être réduits à des actions perpétrées par des individus ayant perdu toute conscience morale. Si cette « absence de pensée », pour reprendre l'expression d'Arendt, peut caractériser jusqu'à un certain point le comportement d'un exécutant comme Eichmann, elle ne saurait s'appliquer aux commanditaires de la « Solution Finale », et à la grande majorité de ceux ayant perpétré l'Holocauste, tels les membres du bataillon 101. Ces derniers étaient bel et bien animés par une *idéologie morale*, centrée autour de l'infériorisation et la déshumanisation des Juifs. L'idée d'une « morale nationale-socialiste », pour reprendre l'expression de Welzer, peut bien évidemment choquer : les nazis n'étaient-ils pas plutôt des monstres sanguinaires dépourvus de la moindre conscience morale ? Pourtant, c'est seulement en mobilisant la notion d'idéologie morale qu'il devient possible de comprendre comment les nazis ont pu donner une *signification* et un semblant de *rationalité* à des actes qui, sans cela, auraient pu sembler monstrueux à leurs propres yeux : c'est en moralisant leurs forfaits, en les rattachant à des notions comme l'ordre moral, la pureté morale, la force morale, que les nazis, et plus généralement les auteurs des violences de masse, ont pu faire ce qui est censé répugner tout être humain : piller, torturer, assassiner d'autres êtres humains.

Les comportements destructeurs caractérisant les crimes de masse sont donc l'illustration d'un conflit moral. Le conflit moral peut être défini comme la radicalisation du désaccord moral, sa forme exacerbée. A la différence du simple désaccord, le conflit moral se caractérise par une logique *binnaire*, marquée par la violence et l'hostilité à l'égard de l'Autre. L'objet du désaccord est alors évacué, au profit d'une relation frontale entre

⁴¹ C. R. L. Lord, et M. Lepper, « Biased Assimilation and Attitude Polarization: The Effects of Prior Theories on Subsequently Considered Evidence », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 1979, 37 (11), pp. 2098-2109.

« eux » et « nous », le Mal et le Bien. C'est très précisément cette logique binaire qui est à l'œuvre dans les crimes de masse. Ces derniers ne sauraient être réduits à des facteurs situationnels comme la surpopulation, la crise économique, ou les structures politiques. Pour qu'ils se déclenchent véritablement, il est nécessaire qu'apparaisse la figure d'un *ennemi moral*, perçu comme une *menace*. Comme l'écrit Jacques Sémelin, historien spécialiste des crimes de masse :

« Dès lors que nous nous sentons gravement menacés, nous cherchons immédiatement à savoir qui nous a fait du mal. C'est là le réflexe tout à fait compréhensible de l'enfant comme de l'adulte, en parfaite concordance avec la structure de nos émotions fondamentales. Le clivage bien/mal, gentil/méchant, etc. constitue l'espace imaginaire à l'intérieur duquel peuvent se sédimenter des idéologies qui, bien qu'erronées, paraissent crédibles et apaisantes »⁴².

Le comportement des « Justes » constitue quant à lui une forme de *protestation morale*. Les « Justes » en effet, ont explicitement refusé de se plier à l'ordre moral imposé par les nazis. Ils ne se sont pas reconnus dans cet ordre, et ont préféré être en accord avec eux-mêmes plutôt que de céder à la pression de la situation.

Par-delà leurs différences, le comportement des exécutants et celui des résistants repose pourtant sur un processus commun de *dé légitimation*. C'est ce même processus qui s'exerce dans les situations d'obéissance et de refus. Dans chacun des cas, ce processus se dirige vers des objets différents : dans le cas des « exécutants », il se dirige vers des *victimes*, dépréciées, dépersonnalisées, déshumanisées. Dans le cas des « Justes » durant la Seconde Guerre mondiale, il s'est focalisé sur les *bourreaux*, à savoir l'idéologie nazie, dont les principes fondamentaux ont été rejetés et délégitimés. Dans le cas de l'obéissance comme dans celui de la résistance, c'est bien un ensemble de *représentations* (représentation d'autrui, de soi, des événements vécus), sédimentées sous la forme de *dispositions* à agir, qui a exercé un rôle décisif dans le passage à l'acte. Les exécutants ne sont donc pas des *monstres* ayant perdu toute humanité. Mais les résistants ne sont pas non plus des *saints*, dotés de capacités hors du commun. Tous deux agissent en vertu d'un ensemble de représentations organisées, hiérarchisées, qui ont fini par structurer une personnalité morale. Leurs divergences axiologiques

⁴² J. Sémelin, *Purifier et détruire. Les usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2006, p. 53.

et comportementales tiennent avant tout au *contenu* de ces représentations, davantage qu'au poids des situations.

III. Conséquences normatives de la critique du situationnisme

III. 1. Réenvisager l'opposition entre personnalité et situations

Contre l'idée d'une « banalité du mal », les données empiriques indiquent qu'il ne faut surtout pas rigidifier à outrance l'opposition entre situations et personnalité. Comme l'indique le phénomène de « résistance dispositionnelle », les situations ne déterminent pas totalement la conduite mais ne font qu'*interagir* avec les dispositions, en vertu de la personnalité de chacun, et de la manière dont sont organisées ses représentations. La dichotomie entre personnalité et situation est donc stérile à plus d'un titre pour qui veut expliquer, prévoir, ou réguler le comportement moral : tout comportement est en effet à la croisée de facteurs internes et de facteurs externes, et il s'agit avant tout de préciser la part respective de chacun des facteurs, sans exclure ou minimiser le rôle de l'autre.

En ce sens, loin de pouvoir conduire à l'élimination des dispositions au profit des seules situations, les données empiriques indiquent plutôt la *variabilité de leur influence respective* sur les conduites humaines. Comme le montrent par exemple les travaux du psychologue Buss, les facteurs situationnels tendent à influencer davantage les comportements lorsque le contexte est nouveau, les instructions détaillées, le choix diminué, et les réponses possibles clairement délimitées. C'est le cas des expériences de Milgram ou de celle de Darley et Batson. Au contraire, la personnalité tend à influencer les comportements dans les situations où le contexte est familier, les instructions ne sont pas explicitement délivrées, et où les réactions possibles ne sont pas clairement définies. Dans les prises de décision quotidiennes, (autrement dit, en dehors des expériences de laboratoire), la situation semble donc exercer une influence moindre que la personnalité des individus⁴³.

En éclairant le poids respectif des situations et de la personnalité, les données empiriques peuvent nous informer sur les cas où il est plus *difficile* de modifier les unes que les autres. Ainsi, certaines normes morales peuvent

⁴³ A. H. Buss, « Personality and traits », in *American psychologist*, 1989, 44, pp. 1378-1388 ; sur la pertinence du concept de personnalité en psychologie, voir P. Costa et R. McCrae, *Revised NEO Personality Inventory, and NEO Five Factor Inventory : Professional Manual*, Odessa, Fl., Psychological Assessment Resources, 1992.

être considérées comme trop exigeantes si l'on considère que la majorité des individus, placés dans une situation déterminée, serait incapable de les respecter, en dépit au demeurant de leurs traits de personnalités. Une compréhension affinée du rapport entre situation et personnalité (qui n'est toutefois opératoire que si elle prend en compte le caractère *différencié* de l'influence situationnelle) répond ainsi au fameux « Principe de Réalisme Psychologique Minimal » (PRPM), énoncé par le philosophe Owen Flanagan :

« Lorsqu'on construit une théorie morale, ou qu'on projette l'idéal moral, on doit s'assurer que le caractère, le traitement des décisions et le comportement prescrits sont possibles, ou perçus comme possibles, pour des êtres ordinaires tels que nous⁴⁴. »

En bref, les données empiriques portant sur le poids des situations ne sont pas forcément des obstacles pour le développement d'une personnalité morale, mais peuvent s'avérer au contraire une aide précieuse. Loin de conduire à l'élimination du concept de personnalité morale, le situationnisme peut au contraire guider de manière réfléchie son élaboration : en comprenant que nos dispositions peuvent être influencées par le fait que nous sommes pressés, de mauvaise humeur, ou en groupe, nous sommes à même d'établir une *distance critique* à l'égard des situations, de manière à ne plus subir (ou à moins subir) leur influence par la suite. Dans ce cas, la compréhension des influences situationnelles permet de *corriger la personnalité morale*, de l'immuniser davantage contre la pesanteur des circonstances.

Cette connaissance critique de l'articulation entre personnalité et situations permet de préserver la notion de « responsabilité morale ». Ainsi, dans une situation d'obéissance, le passage de « l'état autonome » à « l'état agentique », pour reprendre le vocabulaire de Miligram, n'est pas inéluctable : les individus peuvent apprendre à ne pas devenir « l'instrument d'une volonté étrangère », à ne pas laisser les circonstances prendre le contrôle de leur personnalité morale. Certes, les situations peuvent générer ce que Michel Terestchenko, faisant référence aux expériences de Milgram, nomme l'« absence à soi », c'est à-dire le fait pour l'agent de plus se reconnaître dans ses actes, de séparer ce qu'il est (une personne dotée d'une conscience morale) et ce qu'il fait (torturer, exécuter, consentir à la mort de

⁴⁴ O. Flanagan, *Psychologie morale et éthique*, Paris, PUF, 1996, p. 43.

telle ou telle personne). Toutefois, comme le précise Terestchenko, cette dépersonnalisation peut être surmontée au profit de la « présence à soi », consistant pour l'individu à faire concorder ses actions et son « moi moral » : le comportement des « Justes », et plus généralement celui de tous les « refusants », illustre de manière éloquente cette possibilité toujours présente.

III. 2. Situations favorables et transformation des représentations

Si la transformation de la personnalité morale semble possible, comment la mettre en place ? Il importe ici de comprendre que les transformations morales nécessitent d'agir de manière *conjointe* sur les facteurs situationnels et les facteurs dispositionnels.

En effet, la transformation des situations, à elle seule, ne permet pas forcément de réduire les tensions entre groupes. C'est ce que montrent par exemple les travaux psychosociaux sur la « mise en contact ». Certes, le contact entre groupes différents peut permettre de les rendre familiers, en créant ce que les psychologues sociaux nomment l'« effet de simple exposition »⁴⁵. La personnalisation des relations (par exemple, lorsque s'établit un contact direct avec des individus faisant l'objet de préjugés) peut ainsi diminuer les comportements discriminatoires, comme le montraient les premiers travaux en psychologie sociale⁴⁶. Toutefois, si la mise en contact permet de diminuer les clivages entre *certaines membres* de groupes différents (par exemple, des membres de religions différentes sur un lieu de travail), il n'est pas du tout certain que cette réduction se propagera à l'*ensemble* des membres. En outre, la mise en contact peut ne diminuer les préjugés ou l'animosité entre les groupes que de manière *unidimensionnelle*, c'est-à-dire uniquement dans certains domaines de l'existence. Ainsi, elle peut faire diminuer sensiblement les préjugés dans le monde professionnel, ou l'espace public, sans avoir le même effet dans l'espace privé. Une longue étude conduite par le psychologue Minard sur des mineurs blancs et noirs de Virginie, aux Etats-Unis, révèle que ces derniers n'affichent aucun comportement discriminatoire sur leur lieu de travail, mais ne se fréquentent

⁴⁵ Voir R. Zajonc, « Attitudinal effects of mere exposure », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 1968, 9 pp. 1-27.

⁴⁶ Voir R. T. LaPierre, 1934, « Attitudes versus actions », in *Social Forces*, n°13, pp. 230-237.

plus une fois leur travail terminé⁴⁷. La mise en contact, dans ce contexte, ne se prolonge donc pas au-delà des obligations professionnelles. Enfin, pour produire des effets bénéfiques, les contacts entre groupes doivent être suffisamment *durables*, et ce afin que les groupes en présence disposent d'un laps de temps nécessaire pour apprendre à se connaître. Quand les identités sociales sont sédimentées par les idéologies morales et politiques au terme de plusieurs siècles de confrontation et de rivalités, (comme c'est le cas s'agissant des violences génocidaires), le déplacement des lignes morales devient alors bien plus délicat.

La transformation des situations n'est donc opératoire que si elle s'accompagne d'une transformation des représentations, sans laquelle les changements moraux importants (ceux qui empêchent par exemple les processus de déshumanisation observables dans les crimes de masse), ne peuvent s'opérer. Ainsi, la modification des situations socio-économiques n'induit pas nécessairement de modification morale. Les travaux de l'économiste d'Amartya Sen sur les « capacités » indiquent ainsi que la transformation de la situation socio-économique des agents (meilleures conditions de santé, meilleure espérance de vie, baisse du taux de fécondité...) ne produit pas nécessairement de transformation majeure des mœurs (concernant par exemple la perception des inégalités, et la volonté de les réformer). Les transformations morales, loin d'être directement causées par une transformation des situations, nécessitent plutôt ce que Sen nomme des « facteurs de conversion » (par exemple les croyances relatives à la place des individus au sein de la société) grâce auxquels les individus peuvent se *représenter leur situation*, et chercher éventuellement à l'améliorer. Sans cette conversion des situations en représentations, aucun changement robuste n'est possible⁴⁸.

A cet égard, certaines situations peuvent *favoriser* cette transformation des représentations. En particulier, les situations de *coopération* ont une importance primordiale. Les travaux de Sherif indiquent ainsi que les interactions coopératives orientées vers les buts « supra-ordonnés » (par exemple faire une collecte) permettent de diminuer de manière significative les tensions entre des groupes qui s'étaient préalablement catalogués comme « ennemis ». De même, les situations favorisant *l'engagement* des membres d'un groupe réduisent les tensions au

⁴⁷ J. B. Minard, « Race relationships in the Pocahantas coal field », in *Journal of Social Issues*, 1952, 8, p. 29-44.

⁴⁸ Voir A. Sen, *L'économie est une science morale*, Paris, La découverte, 2004 ; A. Sen, *Ethique et économie*, Paris, PUF, 2006.

sein de ce groupe. Ainsi, à la fin des années 40, le psychologue Kurt Lewin avait montré que, dans les groupes dits « primaires » (c'est-à-dire ceux dont les membres peuvent directement entrer en contact les uns avec les autres)⁴⁹, l'impression que chaque membre peut avoir de participer au changement social constitue un facteur motivationnel décisif : dès lors que les individus se sentent engagés dans les décisions collectives, ils auront bien davantage tendance à les accepter, y compris lorsque ces décisions ne s'accordent pas avec leur point de vue. En sociologie politique, les travaux récents conduits par James Fishkin sur des échantillons représentatifs de la population montrent également que le fait de se sentir engagés dans le processus décisionnel diminue chez les participants à des groupes de discussion la tendance à prendre parti pour les positions politiques les plus extrémistes. Selon les observations de Fishkin, l'engagement participatif diminue la tendance au « vote-sanction », lié à la frustration du besoin de reconnaissance⁵⁰.

Enfin, puisque le rapport conflictuel entre groupes ou individus repose sur la « mise en altérité » (et plus particulièrement sur des représentations déshumanisantes) alors c'est en atténuant ce processus qu'une pacification des relations morales devient possible. C'est ce que montrent par exemple les travaux sur la « recatégorisation ». Un processus de recatégorisation s'est produit lorsque les membres de groupes différents sont rassemblés (de manière unidimensionnelle ou pluridimensionnelle) au sein d'un groupe plus vaste. Selon le psychologue Ndobu, spécialiste des préjugés et de leur réduction :

« La recatégorisation est un mécanisme qui consiste à reconfigurer mentalement des groupes différents au sein d'une identité endo-groupe commune ou supra ordonnée. Elle marque le passage des identités sociales multiples vers une identité sociale commune, et la conséquence de ce mécanisme mental est l'effacement des frontières intergroupes originelles⁵¹. »

Le concept de recatégorisation a par exemple été exposé dans le modèle de l'« identité endo-groupe », de Dovidio, Kawamaki, et

⁴⁹ K. Lewin, *Resolving social conflicts*, New York, Harper and Brothers, 1948.

⁵⁰ Voir J. Fishkin, *Democracy and Deliberation: New Directions for Democratic Reform*, New Haven, Yale University Press, 1991.

⁵¹ A. Ndobu, *Les nouveaux visages de la discrimination*, Bruxelles, De Boeck, p. 126.

Gaertner⁵². Il fait référence à l'ensemble des actions ayant pour but de modifier les conceptions que les individus développent au sujet de leur appartenance à un groupe unique. Recatégoriser la relation entre groupes, ou entre individus appartenant à des groupes différents, constitue un excellent moyen d'atténuer les conflits moraux. En effet, puisqu'une des sources primordiales du désaccord n'est autre que la distinction entre « eux » et « nous », englober les exo-groupes séparés au sein d'un endo-groupe plus vaste permet de créer un « nous » englobant. Différents travaux empiriques indiquent que la recatégorisation permet de pallier les effets néfastes de « l'infra-humanisation ». Ainsi, le psychologue Gaunt a montré que, quand ils s'identifient à une même catégorie (« israélien ») et qu'ils reconnaissent l'autre groupe comme faisant partie de cette catégorie, les juifs israéliens et les arabes israéliens s'infra-humanisaient beaucoup moins, voire plus du tout. La recatégorisation ouvre donc la voie à la reconnaissance d'une commune humanité, ouvrant ce faisant la voie à une pacification des relations entre groupes⁵³. En ce sens, les campagnes de communication peuvent constituer un volet important dans le processus de recatégorisation. Les psychologues Vrij, Van Schie, et Cherryman ont évalué les effets de campagnes de communication persuasive pour combattre les préjugés à l'égard des Turcs, des Marocains, et des surinamiens aux Pays-Bas⁵⁴. Selon leurs résultats, pour que ces campagnes réduisent effectivement les préjugés, trois conditions doivent être réunies. D'abord, la focalisation sur les *similitudes* entre les *attentes positives* des membres de l'exo-groupe et celle de l'endo-groupe. Ensuite, la focalisation sur la *diversité* des membres de l'exo-groupe. Enfin, un *message explicite* visant à la réduction des préjugés (les messages implicites étant plus difficiles à interpréter).

En définitive, la réduction de la « mise en altérité » ne nécessite aucunement de *dissiper* toute distinction entre « eux » et « nous ». Elle implique bien plus modestement de trouver un équilibre entre sa propre identité (parfois multiple) et l'identité de l'Autre. Ce qui doit être produit par la conjonction harmonieuse entre situations et représentations, en

⁵² J. F. Dovidio, S. L. Gaertner et K. Kawakami, « Reducing contemporary prejudice: Combatting explicit and implicit bias at the individual and intergroup level », in *Reducing prejudice and discrimination*, Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum, 2000, pp. 137-163.

⁵³ R. Gaunt, « Superordinate Categorization as a Moderator of Mutual Infrahumanization », in *Group Processes and Intergroup Relations*, 2009, 12 (6), 731-746.

⁵⁴ A. Vrij, E. Van Schie, J. Cherryman, « Reducing ethnic prejudice through public communication programs : a social psychological Perspective », in *The journal of psychology*, 130/4, 413-420.

dernière analyse, c'est donc ce que les psychologues sociaux nomment la « cross-catégorisation »⁵⁵, c'est-à-dire la « présence d'au moins deux systèmes catégoriels séparés, mais en même temps liés (comme occupation et ethnicité, ou genre et équipe), dans lequel les gens représentent toutes les combinaisons »⁵⁶. Ainsi, des membres de religions différentes peuvent se représenter mutuellement comme un « nous », rassemblé au sein d'un Etat doté de valeurs communes, et comme des groupes dotés d'histoires divergentes et conflictuelles. Ici, c'est l'harmonisation des représentations (compatible avec une certaine diversité des situations), qui rend possible la concorde sociale et morale.

Conclusion

En définitive, les données expérimentales permettent de répondre négativement à notre interrogation initiale : assurément, le mal n'est pas banal. Les intuitions d'Arendt, si intéressantes soient-elles, ne sont guère généralisables au-delà du cas d'Eichmann. Nous ne sommes pas des robots immoraux, attendant que les situations adéquates se présentent pour commettre les pires atrocités. Tout citoyen ordinaire ne se transforme pas en tortionnaire ou « en fonctionnaire du mal » dès lors que les verrous institutionnels, moraux, juridiques ont sauté sous le poids des situations. Pour que le mal soit commis, il est nécessaire que se mette en place un processus de « mise en altérité », dont la déshumanisation constitue la forme exacerbée. Nourris par l'idéologie, les actes de stigmatisation, d'humiliation, ou de destruction sont d'abord commis en vertu d'une certaine *représentation* de l'autre, identifié en tant qu'ennemi moral. Ce constat, fort heureusement, possède aussi un aspect plus réconfortant : ce sont également nos représentations morales qui filtrent les situations, qui nous permettent de les moduler, d'en minimiser la portée sur nos actions et nos décisions en leur opposant la présence d'une personnalité morale.

⁵⁵ Pour des analyses plus détaillées de la « cross-catégorisation », voir M. B. Brewer, « Reducing prejudice through cross-categorization: effects of multiple social identities », in *Reducing prejudice and discrimination*, 2000, pp. 165-184, Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum, 2000 ; M. B. Brewer et R. J. Brown, « Intergroup relations », in *The handbook of social psychology* (4th ed.), Vol. 2, New York, McGraw-Hill, 1998, pp. 554-594 ; S. L. Gaertner, J. A. Mann, A. J. Murrell et J. F. Dovidio, « Reduction of intergroup bias: The benefits of recategorization », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 1989, pp. 816-826.

⁵⁶ S. T. Fiske, *Psychologie sociale*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 559.

Les travaux expérimentaux n'ont pas ici pour vocation de se substituer à la philosophie morale et politique. Elles peuvent toutefois, en lui fournissant un matériau empirique adéquat, éveiller son sens critique et lui fournir des pistes de réflexion pour éclairer et réguler les conflits qui agitent les sociétés contemporaines. Résolument transdisciplinaire, cette articulation entre savoirs scientifiques et réflexion normative est au cœur de la philosophie morale expérimentale, et ne cessera d'orienter ses évolutions ultérieures. Dès lors, prenant conjointement appui sur les analyses conceptuelles et les investigations empiriques, la tâche consistant à confronter nos représentations morales, à les évaluer, à les hiérarchiser, voire à les éduquer dans le cadre d'un espace ouvert à la pluralité morale, n'est pas vaine : elle constitue au contraire une des voies essentielles menant vers la banalité du bien.

Bibliographie sélective

- Appiah, K.A., *Experiments in ethics*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.
- Arendt, H., *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1997.
- Bègue, L., *Psychologie du bien et du mal*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Browning C., *Des hommes ordinaires*, Paris, Tallandier, 2007.
- Cesarini, D., *Adolf Eichmann*, Paris, Tallandier, 2010.
- Darley, J. M. et Batson, C. D., « From Jerusalem to Jericho - Study of Situational and Dispositional Variables in Helping Behavior », *Journal of Personality and Social Psychology*, 27/1, 1973, pp. 100-108.
- Doris, J., *Lack of character: Personality and moral behaviour*, Cambridge University Press, 2002.
- Dovidio, J-F, Gaertner, S-L, et Kawakami, K., « Reducing contemporary prejudice: Combatting explicit and implicit bias at the individual and intergroup level », in *Reducing prejudice and discrimination*, Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 2000.
- Fiske S.T. et al., *Psychologie sociale*, Paris, De Boeck, 2008.
- Kelman H.C., « Compliance, Identification, and Internalization: Three Processes of Attitude Change », in *Journal of Conflict Resolution*, 2, 1958.
- Leyens, J.-P., *Somme nous tous racistes ? Psychologie des racismes ordinaires*, Bruxelles, Mardaga, 2012.

- Milgram, S., *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- Nussbaum, M., *Hiding from humanity: disgust, shame, and the law*, Princeton University Press, 2004.
- Ogien, R., *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine, et autres essais de philosophie morale expérimentale*, Paris, Grasset, 2011.
- Pettigrew T.F et Tropp L.R., « Does intergroup contact reduce prejudice: recent meta-analytic findings », in *Reducing Prejudice and discrimination*, Mahwah NJ, Erlbaum, 2000.
- Sémelin, J., *Purifier et détruire. Les usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2006.
- Tajfel H., *Social identity and intergroup relation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- Tajfel, H. et Turner J.C., « The Social Identity Theory of Intergroup Behavior », in *The Psychology of Intergroup Relations*, Chicago, Nelson-Hall, 1986, pp. 7-24.
- Terestchenko M., *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, La Découverte, 2005.
- Welzer, H., *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, NRF Gallimard, 2007.
- Zimbardo, P., *The Lucifer effect: Understanding How Good People Turn Evil*, New York, Random House, 2007.